Noticè Biographique Sur Le Docteur F.-S. Cordier

M. G. Sicard

To cite this article: M. G. Sicard (1874) Noticè Biographique Sur Le Docteur F.-S. Cordier, Bulletin de la Société Botanique de France, 21:8, 315-324, DOI: [10.1080/00378941.1874.10827761](https://doi.org/10.1080/00378941.1874.10827761)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1874.10827761>

Published online: 08 Jul 2014.

Submit your article to this journal [↗](#)

Article views: 2

View related articles [↗](#)

rapport ni avec la famille ou tribu naturelle à laquelle appartient la plante, ni avec l'absence ou la présence d'albumen, ni avec la nature des principes immédiats contenus dans les cellules, notamment avec l'absence ou la présence de l'amidon.

Cela posé, c'est, comme il était naturel de le prévoir, au troisième type de structure, c'est-à-dire au type homogène à cellules isodiamétriques, qu'appartiennent les embryons légers qui font l'objet de cette Note. Ils ne s'y rattachent cependant qu'avec une modification particulière qui est la cause prochaine de leur singulière propriété.

Déjà dans certaines plantes de cette troisième catégorie, dans le *Faba vulgaris* par exemple, les cellules des cotylédons s'arrondissent davantage et laissent entre elles d'un peu plus larges méats, circonstance à laquelle ces graines doivent leur assez faible densité : 1,15. Développons cette tendance, imaginons que les cellules, arrondies et faisant proéminer leurs faces de contact en forme de bras courts, s'écartent davantage et se disposent de façon à laisser entre elles non plus des méats plus ou moins étroits, mais de vraies lacunes aérifères de forme irrégulière et de dimension parfois égale ou supérieure à celle des cellules elles-mêmes, nous obtiendrons précisément la structure spongieuse qui caractérise les embryons d'*Erythrina*, d'*Apios* et de *Wisteria* et qui leur donne en même temps leur légèreté. C'est donc à la structure lacuneuse des cotylédons que l'embryon de ces plantes, et par suite, malgré le poids du tégument, la graine tout entière, doit de pouvoir flotter à la surface de l'eau.

En résumé, si comme cela était bien connu, il existe des plantes dont l'embryon, compact et plus lourd que l'eau comme c'est sa propriété générale, est maintenu à la surface par la structure spongieuse du tégument de la graine, le présent travail montre, ce qui était ignoré jusqu'ici, qu'il en est au moins quelques autres où c'est l'embryon lui-même qui surnage grâce à la structure spongieuse de ses cotylédons, et cela avec assez de force pour soulever le poids du tégument et faire flotter la graine.

M. le Secrétaire général donne lecture de la communication suivante, adressée à la Société :

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE DOCTEUR F.-S. CORDIER, par M. G. SICARD.

(Noisy-le-Sec, près Paris, octobre 1874.)

La mycologie, cruellement éprouvée, il y a quelques années à peine, par la mort du docteur Lévillé, l'un des plus illustres naturalistes de notre époque, vient encore de faire une perte nouvelle dans la personne de M. le docteur Cordier.

Né à Brillon (Meuse), le 28 juin 1797, FRANÇOIS-SIMON CORDIER fit à Troyes de fortes études littéraires, destinées à lui ouvrir l'entrée d'une carrière libérale. Il eut l'occasion de suivre des leçons de chirurgie et de médecine ; la clarté des démonstrations du docteur Rignier, chirurgien en chef du dépôt de mendicité de la Haute-Marne, séduisit le jeune étudiant, et lui inspira la volonté d'étudier la médecine.

La fortune, jusque-là fidèle pendant plus de vingt années de luttes, commençait à trahir nos armées. Bientôt, dans les plaines de la Champagne, le jeune Cordier eut sous les yeux le spectacle lugubre des champs de bataille. Il put voir ces longs convois de blessés, errant dans les campagnes dévastées. Ce fut là une belle occasion pour lui de prodiguer ses soins à de malheureux soldats au-devant desquels le portaient ses sentiments de douloureuse sympathie. Il la saisit avec empressement. Un certificat de son chef, le docteur Rignier, atteste le zèle et l'humanité déployés par le jeune étudiant.

L'année 1814 trouve M. Cordier âgé de dix-sept ans à peine et déjà aide de chirurgie aux Incurables-hommes à Paris. Son infatigable dévouement fut récompensé par la croix du Lis, et, à la suite d'un brillant examen, il reçut une commission d'aide-major. Mais la vie militaire ne lui plaisait guère ; il suivit cependant les cours du Val-de-Grâce avec assiduité.

La vie intellectuelle de la nation reprenait et recommençait à fleurir. Au sortir des circonstances politiques et sociales les plus dures, les plus désastreuses, les plus terribles, amenées par les guerres, les malheurs de cette triste époque poussèrent toutes les âmes élevées vers la philosophie ou la poésie : on cherchait à triompher de la réalité par l'oubli. Les sciences naturelles faisaient sortir de cette réalité qu'on oubliait si volontiers, et pouvaient offrir des horizons grands et élevés. Toutes les autres sciences exigeaient encore un travail long et patient avant de s'élever jusqu'aux problèmes de la vie humaine, avant de fournir à l'homme de puissants moyens de domination sur la nature, — résultat obtenu depuis. — M. Cordier le comprit et se plaça à ce point de vue. Il donna sa démission d'aide-major, compléta ses connaissances dans les langues anciennes par deux années d'humanités, et obtint le grade de bachelier ès lettres le 12 février 1818. L'année suivante, le 9 mars 1819, il fut reçu docteur en médecine.

Pendant cinq années, M. Cordier avait mené de front les lettres et la médecine. Il s'est toujours souvenu avec plaisir de cette période de luttes, d'enlèvement, de triomphe. Il prit pour sujet de thèse inaugurale : *Les passions considérées sous le rapport médical*. Ce sujet prêtait plus à sa vive imagination qu'un travail purement scientifique. Aussi développa-t-il à son aise toutes les qualités de son esprit et de son savoir.

M. Cordier, docteur en médecine, suivit les cours du Jardin des plantes avec son zèle accoutumé, complétant les leçons par des lectures, les repassant surtout dans les collections et les laboratoires. Les chaires d'enseignement du

Muséum étaient comme aujourd'hui confiées aux hommes les plus éclairés et les plus dévoués aux progrès de la science. Des voyageurs parcouraient le monde et rapportaient le fruit de leurs longues et périlleuses recherches. La bibliothèque renfermait déjà d'inappréciables trésors. La classification de Georges Cuvier, par la supériorité de sa méthode, venait de recevoir son perfectionnement.

Par son assiduité et son aimable caractère, M. Cordier sut se concilier la bienveillance des hommes illustres de l'époque. Il entra bientôt en relations avec Cuvier, Duméril, A.-L. de Jussieu et son fils Adrien, Flourens, et particulièrement avec Persoon, le père de la mycologie, qui lui voua une véritable amitié.

La mycologie était la branche qui lui avait paru offrir le plus de filons nouveaux à étudier. Il s'était proposé surtout l'étude des grands Champignons sous le double rapport de leur classification et de leurs propriétés alimentaires ou nuisibles. Un mémoire qu'il présenta sur ce sujet à la Société médicale de Vassy (Haute-Marne) le fit recevoir au nombre de ses membres le 5 janvier 1824. Lié d'amitié avec Orfila, il publia dans le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie* un article sur les effets de l'Ivraie (*Lolium temulentum* L.), où il fit connaître le résultat de curieuses expériences sur lui-même avec cette plante. En même temps, il rassemblait des matériaux pour un travail de plus longue haleine. Sa *Description des Champignons comestibles et vénéneux*, avec onze planches, parut en 1826, ouvrage qui devait fonder sa réputation comme mycologue.

C'est en 1827 que nous voyons M. Cordier prendre part à l'enseignement, en faisant aux étudiants des répétitions publiques d'histoire naturelle médicale, leçons qu'il continua jusqu'en 1830. Il ne tarda pas à prendre une place élevée parmi les professeurs. Sa parole était claire, simple, chaleureuse, rapide, quelquefois même un peu précipitée. Dans son charme entraînant, il savait reprendre la même idée sous plusieurs formes différentes pour la rendre plus saisissable, et par-dessus tout il possédait l'art ou plutôt le don de se faire écouter.

Malgré sa facilité d'élocution et la solidité de ses études, le jeune professeur sentait encore la nécessité d'étudier avec plus de soin bien des parties de son sujet et d'examiner de près les preuves de différentes conclusions qu'il avait antérieurement adoptées, afin de pouvoir conduire l'esprit de ses élèves par une route facile et naturelle, mais sûre, à la découverte des vérités générales qui pouvaient être à leur portée. Il passe et repasse encore d'un bout à l'autre la science qui l'occupe, et chaque fois il s'efforce d'en présenter les points essentiels d'une manière plus claire et plus probante, en les mettant dans l'ordre qui peut le mieux exciter un esprit curieux à réfléchir sur leur signification. Il dirige ses efforts d'une manière utile vers la découverte des idées générales que l'on peut en tirer. Il est encouragé par la sympathie de son auditoire, souvent aidé par les conseils de ses amis et de ses maîtres.

Comme médecin, M. Cordier était ouvertement organicien, et fut contemporain du grand combat médical de cette époque. Quoiqu'en d'autres circonstances la douceur de son esprit le portât à rechercher surtout la conciliation, il prit dans ces circonstances un parti décisif, celui de l'expérience pure contre la spéculation; il répétait constamment à ses nombreux élèves qu'aucun raisonnement ne l'emporte sur les faits, et qu'au contraire c'est en définitive à l'observation et à l'expérience que revient de droit toute décision. Il eut en cela pour maîtres deux hommes illustres de l'époque, Cruveilhier et Dupuytren.

Viennent les journées de juillet 1830. M. Cordier avait commencé ses études médicales sur les champs de bataille, il reprit ses anciennes fonctions pendant les scènes émouvantes de ces trois journées. Il venait de comprendre que ce qui donne une satisfaction durable, ce n'est pas la jouissance facile d'une existence libre de soucis, mais qu'elle s'acquiert par le travail.

M. Cordier se fit praticien, exerça la médecine, non pas pour l'accroissement de sa fortune, mais pour le doux plaisir de se rendre utile, et fut nommé en 1831 membre du Conseil d'hygiène du premier arrondissement, au moment où l'organisation des institutions d'hygiène publique et administrative n'était nullement en rapport avec l'état de la science ni avec les exigences croissantes de la civilisation moderne; il serait impossible, sans entrer dans de minutieux détails, de raconter tout ce qu'il a écrit de réclamations plus ou moins énergiques aux corps savants de l'époque, sur l'insuffisance absolue des institutions destinées à protéger la santé publique. L'épidémie cholérique qui sévit sur Paris en 1832 révéla en M. Cordier le double caractère de l'homme dévoué à la science et à l'humanité, luttant courageusement au milieu des foyers d'infection. Il fit sur le choléra un rapport très-soigné qu'il adressa à l'Académie de médecine, et où il expose comment les évacuations cholériques peuvent devenir un agent de transmission de la maladie mortelle, devançant en cela tous nos inventeurs contemporains. Le dévouement qu'il portait à ses semblables ne se révélait pas seulement par les soins qu'il leur prodiguait, mais encore, chose plus rare, en actes de bienveillance particulière, descendant même aux questions de détail; ses sentiments étaient féconds en actions méritoires; savant modeste, il se contenta d'une médaille d'honneur pour couronner son dévouement. D'après ce que nous venons de dire, on peut voir que M. Cordier n'était pas seulement un médecin praticien, mais encore un philanthrope du premier ordre.

Lié d'amitié avec l'illustre Latreille, il fit sous ses auspices de bonnes études entomologiques, qu'il poussa assez loin pour publier un mémoire remarquable sur les sylphiens et les staphylisiens. Son goût pour les sciences naturelles était même si vif qu'il fut quelquefois tenté de s'y adonner exclusivement; les études si variées auxquelles il se livra, et dont aucune ne fut superficielle, lui préparèrent une carrière où les succès ne lui firent pas défaut. Il joignait à

une grande intelligence une mémoire et un jugement sûrs. Ami de la nature et voulant bien faire ce qu'il entreprenait, il sut mener de front l'entomologie, la mycologie et la médecine; c'était véritablement un savant d'un autre âge.

Ses études ne le détournèrent pas de ses œuvres charitables : il fut médecin-inspecteur des asiles des premier et deuxième arrondissements de Paris. Il serait impossible, sans entrer dans trop de détails, de raconter tout ce qu'il a fait pour ces établissements de charité. M. Cordier avait un profond amour pour l'humanité; il désirait le bonheur de la généralité des hommes, comme une conséquence du progrès, et considérait ceux qui se sont consacrés à cette tâche comme les meilleurs de notre espèce. Il conserva toute sa vie pour les héros, principalement pour ceux du devoir et du dévouement, un culte vraiment religieux; aussi resta-t-il toute sa vie dévoué aux causes généreuses, sans défaillance ni découragement. Jamais il ne se lassa de songer à l'amélioration de l'état social et aux moyens de faire disparaître les maux qui font de cette terre un véritable enfer pour la plupart des créatures humaines.

Pendant les tristes journées de juin 1848, il risqua plusieurs fois sa vie pour aller relever les blessés sur les barricades, et il les soigna tous avec un dévouement égal et sans distinction de partis.

M. Cordier trouva en 1849 une nouvelle occasion de manifester son zèle pour l'humanité, lorsque le choléra vint de nouveau éprouver Paris; il déploya alors un zèle, une activité sans bornes, et un courage qu'admiraient les plus intrépides. Son courage et son dévouement lui méritèrent une médaille d'honneur, et le gouvernement, pour tant de services rendus, y ajouta la croix de la Légion d'honneur. Tout le monde médical applaudit à cette distinction si bien méritée. Nous serions trop incomplet, si nous ne parlions pas de sa bienveillance, de sa politesse exquise, à laquelle il joignait des manières prévenantes, affectueuses. Plein d'égards pour les sentiments des autres, il écoutait avec une bonté charmante, et ne négligeait rien pour stimuler chez autrui la confiance en soi-même. Le savant le plus humble trouvait auprès de lui la plus chaleureuse, la plus bienveillante sympathie. Il ouvrait aisément son cœur aux personnes qu'il voyait s'attacher aux sciences, à la mycologie en particulier, et ne les oubliait plus. Il rehaussait le prix des services qu'il rendait par sa sympathie et sa bienveillance. Il éprouvait un plaisir très-vif à stimuler les jeunes gens vers les travaux scientifiques, aussitôt qu'il croyait découvrir en eux le zèle et l'ardeur d'apprendre. C'est ainsi que jadis je suis moi-même entré en relations étroites avec lui. J'ai pendant longtemps travaillé à ses côtés, et je conserverai toujours une impression profonde et durable de sa bonté, de son désintéressement. Non-seulement il procurait ainsi à ses jeunes amis l'ines- timable avantage d'avoir à leur disposition l'une des plus riches collections mycologiques, mais encore il supportait avec un calme affable toutes les petites contrariétés, tous les petits ennuis, toutes les questions que peut adresser une

jeunesse inexpérimentée. Sa vie s'écoula ainsi dans une activité scientifique, paisible, mais incessante. Des voyages seuls interrompirent de temps en temps le cours de ses travaux. Ils furent entrepris, non pas pour se donner le repos nécessaire, mais toujours dans un but scientifique.

Il n'existait pas encore, il y a peu d'années, de bon traité élémentaire sur les Champignons, pouvant en faciliter l'étude aux jeunes étudiants ainsi qu'aux gens du monde. Parmi les ouvrages déjà nombreux que possédait la mycologie, cette branche si importante de la science des végétaux, les uns étaient trop élémentaires et toujours trop incomplets, les autres trop savants ou spéciaux, comme ceux de Bulliard, Paulet, Tulasne, Fries, etc. Pour combler cette lacune, M. Cordier avait conçu depuis longtemps le plan d'un ouvrage général comprenant la description des Champignons comestibles et vénéneux de la France; cet ouvrage parut en 1869, chez le libraire-éditeur Rothschild, sous le titre de : *Les Champignons de la France*.

La première partie, écrite avec méthode et lucidité, contient des considérations générales, avec un tableau synoptique des familles des Champignons, suivi de la division dichotomique du genre Agaric d'après Persoon. On suit avec intérêt le tableau synoptique des Gastéromycètes, si difficiles à déterminer. Chaque tableau atteste que M. Cordier avait puisé, non-seulement dans ses nombreuses courses, mais surtout dans ses consciencieux travaux de détermination, la possession complète de toutes ces grandes divisions.

La deuxième partie de ce livre, assurément la plus importante, comprend presque sans exception les espèces que l'on rencontre dans les environs de Paris et même dans le reste de la France. Chacune d'elles a sa description complète et différentielle. Aussi souvent que possible les caractères microscopiques, si importants pour leur détermination, sont joints à chaque diagnose. Depuis Bulliard, Paulet, Léveillé, aucun botaniste n'avait repris l'œuvre si importante de la création d'une flore mycologique de France. M. Letellier a bien ajouté un petit nombre d'espèces, mais trop insuffisantes.

Les figures du livre de M. Cordier représentent un type de chaque espèce commune; mais ce qui est plus précieux pour le botaniste, ce sont les figures des espèces non encore représentées dans les ouvrages ordinaires ou même de quelques espèces absolument nouvelles.

Pour publier un livre semblable, il s'agissait d'adopter une méthode naturelle, c'est-à-dire un système établi, non d'après la considération des formes, de la position d'une des parties du Champignon exclusivement, mais d'après celle de sa nature même, de sa substance, de ses qualités jointes à celle des formes à peu près analogues, et dans la vue de découvrir les familles naturelles, fondées sur la concordance de la conformité des traits qui peut exister entre plusieurs individus. En effet, si l'on suppose que la nature ait eu le dessein de créer une classe particulière de Champignons auxquels elle aurait donné à peu près la même substance, la même forme, la même disposition dans les parties inté-

rieures et extérieures, la même configuration dans le réceptacle, les mêmes formes de spores, on en pourrait conclure avec raison que la réunion des individus portant ces caractères peut former un ordre ou genre naturel ; car, indépendamment des caractères communs qui leur assignent une place parmi les végétaux, ils en ont de particuliers qui les différencient entre eux et les rendent susceptibles d'être distingués en plusieurs classes et genres. Les genres surtout, de la perfection desquels dépend, suivant Persoon, celle de toutes les méthodes en botanique, méritent une attention particulière ; les caractères convenables de ceux qu'on a formés pour les Agarics n'ont été bien saisis que fort tard. Ce fut Persoon qui commença à examiner de plus près la forme ainsi que la structure de ces plantes, et à en déduire des caractères soit de classes, soit de genres. Ce célèbre botaniste était même tenté de les diviser en plusieurs genres, mais il a reculé devant cette innovation en disant : nous savons trop peu de choses sur les organes de la reproduction, sur la structure et les fonctions des différentes parties, pour établir des genres véritables ; résultat obtenu depuis par les belles découvertes de Lévillé, qui a mis en évidence les organes de la reproduction. Lévillé leur assigne leur vraie position et décrit leur forme ainsi que celle de leur réceptacle, de même nature, mais d'une structure différente de celle du corps de la plante. M. Ad. Brongniart fit, à la Société philomatique, un rapport des plus favorables sur cette découverte. Aujourd'hui ces faits sont acquis à la science.

Dans la série des *Lepiota*, M. Cordier adopte pour principe fondamental que dans toute construction de genre, dans tous les systèmes, dans toutes les méthodes artificielles, l'objet capital pour le savant doit être d'abrégier l'étude, de faciliter la recherche des objets qu'on veut faire connaître. Il dit lui-même que toute méthode qui embarrasse, qui multiplie les difficultés, est essentiellement défectueuse ; il faut que les caractères des genres soient fondés sur ce qu'il y a de plus essentiel et de moins variable, réunissant ce qui se ressemble, éloignant ce qui ne se ressemble pas : telles sont les lois données en mycologie pour la formation de tout genre et de toute méthode. On sait par exemple qu'en fait de Champignons, une de leurs manières d'être particulière, c'est la coloration du chapeau ; une autre, la forme des spores. Pour cette dernière il faut le secours du microscope, tandis que leur coloration, leur forme extérieure, sont plus faciles à distinguer, mais moins constantes, parce qu'une forme déterminée d'un Champignon varie en général beaucoup dans la même espèce ; d'où l'on peut conclure qu'en général presque tous les genres établis jusqu'ici sont plus ou moins défectueux, ou du moins laissent encore à désirer. Aussi disons-nous, comme Lévillé, que l'hyménium est la partie principale des Agaricinées, celle sur laquelle repose le caractère du genre ; toutes les autres peuvent éprouver des modifications extrêmes, le tissu hyménial ne varie pas, dans la série des *Gymnopus*, une des plus nombreuses, dans les *Omphalia*, les *Pleuropus*, les *Pratella*, *Coprinus*, *Boletus*, *Peziza*, etc. M. Cordier donne

le signalement de chaque espèce de ces grandes séries. Il les prend pour ainsi dire par tous les bouts pour les décrire et les faire connaître ; tous les caractères tranchants, variables ou invariables, les plus faciles, comme les plus difficiles à saisir, sont notés. M. Cordier, par de nombreuses notes explicatives, fait voir que ce n'est que par leur caractère propre considéré sous tous les rapports, non-seulement de forme, de structure intime ou de tissu, mais de principes et de qualités, qu'on peut tirer des caractères fixes, capables de rapprocher ce qui est vraiment analogue, d'éloigner ce qui ne l'est pas, et d'offrir enfin des caractères qui ne soient ni arbitraires, ni factices, mais seulement ceux qui peuvent exister réellement dans leur nature propre.

Ce livre se termine par un glossaire qui rendra de grands services aux jeunes étudiants. La table est un travail de longue haleine, contenant au moins 1600 espèces, dont plus de 1000 Agarics. C'est un véritable service rendu à ceux qui voudront entreprendre l'étude de la mycologie.

Après avoir passé en revue les travaux scientifiques les plus spéciaux de M. Cordier, il me reste à dire quelques mots d'une publication d'un autre genre, du *Vocabulaire des mots patois en usage dans le département de la Meuse*. Sa vaste érudition, son goût exquis des choses du moyen âge, lui firent entreprendre l'histoire du patois meusien, et son vocabulaire contient une collection de phrases curieuses, élégantes, bien choisies. Il avait trouvé avec assez de bonheur un certain nombre d'antiques formes pronominales et verbales. Il n'hésite pas, aussi souvent que cela est nécessaire, à y joindre des remarques utiles sur des expressions composées, sur des points de grammaire, sur des locutions figurées et proverbiales. Il y a, comme il le dit, un grand nombre d'onomatopées dans les patois, ou de mots dont le son est imitatif de ce qu'ils désignent ; cela se conçoit, les onomatopées étant en quelque façon les mots primitifs des langues, elles doivent être, et sont en effet plus fréquentes dans la langue du peuple que dans celle plus perfectionnée des habitants des villes. Chaque mot est accompagné de son historique et de son étymologie, afin de résoudre un mot en ses radicaux ou parties composantes, ce qui permet de concevoir comment l'esprit humain a procédé pour passer des significations simples et primitives aux significations dérivées et complexes.

Il fit aussi représenter des comédies très-spirituelles, écrites dans cet idiome : le *Bie*, l'*Échange* et la *Dispute*, très-appréciées par les personnes à qui le langage des villages meusiens est familier.

En 1859, M. Cordier fut élu membre de la Société botanique de France ; pendant douze ans, il s'est distingué par son assiduité aux séances et par ses nombreuses contributions à son *Bulletin*.

Nommé vice-président en 1864 et en 1870, et appelé enfin à l'honneur de la présidence pour l'année 1872, la manière dont il remplit ses fonctions lui gagna l'estime et l'affection de tous les membres de la savante compagnie.

Il faisait aussi partie de la Société protectrice des animaux, de la Société des Hospitaliers d'Afrique, etc.

Ma pensée, en écrivant ces pages, a été surtout d'esquisser la vie scientifique de M. Cordier. C'était un de ces hommes qu'il y a deux siècles on pouvait encore assez souvent rencontrer, qui savaient tout ce que l'on connaissait à leur époque et qui ont laissé la trace durable de leur génie.

Aujourd'hui l'on s'étonne à bon droit de la merveilleuse organisation intellectuelle et de l'effrayante quantité de travail que suppose un semblable savoir, et l'on peut être sûr que de pareils hommes ne se retrouveront plus. Les sciences naturelles sont aujourd'hui plus puissantes que jamais, car elles sont arrivées, de points de départ divers, au sommet où toutes les routes se rejoignent, et duquel on embrasse l'ensemble des efforts accomplis. Depuis cent ans le domaine des sciences s'est tellement agrandi qu'il est devenu impossible de le parcourir en entier. Ceux-là même qui sont également curieux de toutes les vérités, sentent bientôt la nécessité d'entrer dans une voie spéciale, et parfois ils craignent de ne pas arriver au terme de la longue route qu'ont tracée leurs devanciers et qu'il leur faut suivre patiemment avant d'atteindre les régions inexplorées où ils espèrent la prolonger un peu. M. Cordier est un des hommes de cette époque ; il a su échapper à cette fatalité par la variété, l'étendue et la profondeur de ses connaissances. Il semble presque, nous l'avons déjà dit, un savant d'un autre âge.

Médecin distingué, naturaliste éminent, où chercher son plus beau titre de gloire ? Il trouvait du temps pour les lettres et les beaux-arts ; écrivain facile et élégant, il fut un peu peintre et un peu poète. La mort seule a pu interrompre ses travaux, en mettant un terme à sa longue vieillesse, qui n'avait rien enlevé ni à son infatigable énergie, ni à la lucidité de son esprit.

Nous sommes arrivé au terme de la tâche à la fois triste et pleine de douceur que nous nous étions imposée ; mais que de choses nous aurions à dire encore sur cet homme dont la vie est faite de dévouement et de services rendus !

Il s'éteignit à Alger, le 13 juin 1874, quelques jours avant d'accomplir sa soixante-dix-septième année, chez M. Adolphe Cordier, son frère, un des plus anciens et des plus honorables propriétaires de notre colonie africaine, encore une de ces natures toujours satisfaites d'elles-mêmes et des autres, au-devant desquelles vont l'affection et l'estime des hommes, un de ces esprits qui savent comme d'instinct trouver la place exacte de leur activité.

Travaux de M. le docteur F.-S. Cordier.

Des passions considérées sous le rapport médical, thèse pour obtenir le titre de docteur en médecine ; 1819.

Mémoire sur les effets de l'Ivraie [*Lolium temulentum* L.] (*Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*, décembre 1819).

- Expériences sur les effets du Seigle ergoté*, mémoire publié dans le *Journal général de médecine française et étrangère*, n° 317, avril 1823.
- Mémoire sur la classification et alimentation des Champignons* (*Bulletin de la Société médicale de Vassy* [Haute-Marne], 1824).
- Expériences sur le Bromus secalinus* (*Journal général de médecine française et étrangère*, avril 1824).
- Mémoire sur la possibilité d'imprimer à volonté des mouvements aux oreilles* (*Journal général de médecine française et étrangère*, juillet 1824).
- Description des Champignons comestibles et vénéneux*, avec 11 planches coloriées. Paris, 1826.
- Vocabulaire des mots patois en usage dans le département de la Meuse*, un vol. in-8°. Paris, chez Duverger, rue de Verneuil, 1833.
- Mémoire sur la marche et les effets d'une vaccination nouvelle* (*Journal de vaccine et des maladies des enfants*, publié sous les auspices du gouvernement, mai 1836).
- Beschreibung und Abbildung der essbaren und giftigen Schwämme, welche in Deutschland und Frankreich wachsen*. Quedlinburg et Leipzig, chez G. Basse, 1838.
- Dissertation sur la langue française*, brochure in-8°. Sainte-Menehould, typogr. de Poignée-Darnauld, 1839.
- Cordierites Montag. nov. gen.* (*Annales des sciences naturelles*, 2^e série, 1840).
- Les Patois, et plus particulièrement le patois de la Meuse*. Bar-le-Duc, in-8°, impr. Laguerre, 1843.
- Excursion en Suisse*. Sainte-Menehould, typogr. de Poignée-Darnauld, 1846, in-8°.
- Mémoire sur les toxiques*. Mention honorable de l'Institut de France (commission du prix Orfila).
- Énumération des insectes que l'on rencontre dans les Champignons, à l'état parfait et à l'état de larves* (*Dictionnaire universel d'histoire naturelle de d'Orbigny*, article MYCOLOGIE de J.-H. Léveillé), t. VIII, p. 473).
- Sur la cruauté de la chasse aux petits oiseaux dans les départements formés de l'ancienne province de Lorraine* (*Bulletin de la Société protectrice des animaux*; 2^e année, janvier-février 1856).
- Mémoire sur la possibilité de faire disparaître, par le moyen du tatouage, certaines taches ou nævi maternels de la peau*. Paris, Paul Dupont, 1858.
- Proverbes de patois meusiens*, brochure in-8°, 1862.
- Sur des Champignons envoyés par M. Clos* (*Bull. Soc. bot. Fr.* 1862, t. IX, p. 466).
- Sur un Champignon croissant dans la salle d'aspiration de Bourbon-l'Archambault* (*Ibid.* t. X, pp. 571 et suiv. décembre 1863).
- Lettre à M. Manceau sur des pêches atteintes d'Ereineum maculans* (*Ibid.* 1864, t. XI, p. 258).
- Détermination d'un Champignon récolté dans la forêt de Thelle* (*Ibid.* 1865, t. XII, p. 402).
- Rapport sur le Musée de Nice* (*Ibid.* 1865, t. XII, pp. LVIII et suiv.).
- Discours prononcé aux funérailles du docteur Pierre Ledeschault*, le 28 février 1865.
- Les Champignons de la France*, un vol. gr. in-8°, avec planches chromo-lithographiées d'après les dessins originaux de Mlle A. Delville-Cordier. Paris, Rothschild, 1869.
- Discours prononcé aux funérailles du docteur J.-H. Léveillé*, le 5 février 1870 (*Bull. Soc. bot. Fr.* t. XVII, Séances, pp. 77-79).
- Sur le genre Cordiceps* (*Ibid.* 1871, t. XVIII, pp. 155-157).
- Lettre à M. de Schœnefeld sur un projet de session en Algérie, etc.* (*Ibid.* 1872, t. XIX, p. 73).
- Discours prononcé le 14 juin 1872, comme président de la Société botanique de France, sur la végétation des env. d'Alger, la culture des Eucalyptus, etc.* (*Ibid.* t. XIX, pp. 210-213).
- Lettre adressée à la Société botanique de France, en quittant les fonctions de président* (*Ibid.* 1873, t. XX, p. 5).
- Comédies en patois meusien : le Bie, l'Échange, la Dispute*. In-8°, Bar-le-Duc, Constant Laguerre. Paris, A. Aubry, 1873.